

PASCALE DIETRICH

L'agent



**Votre envie de meurtre,
notre mission**



Après une enfance calamiteuse, Anthony Barreau s'enorgueillit d'habiter le XVI^e arrondissement parisien, de porter d'impeccables chemises blanches et de mener une brillante carrière d'agent. Pas agent d'auteurs ou de stars. Non, lui gère les contrats qu'on pose sur la tête de certains indésirables et qui rapportent dix pour cent du montant destiné au tueur. Un travail méticuleux et tranquille, tant qu'on efface ses traces et qu'on évite les ratés. Mais le jour où une mission tourne au fiasco et que le commanditaire, un caïd redoutable, se retourne contre lui, tout part en vrille. Face au règlement de comptes annoncé, Anthony doit au plus vite trouver une planque. Quoi de plus insoupçonnable que le camping de Vierzon ? Et quelle meilleure couverture qu'une vieille dame en cavale prête à tout pour échapper à l'Ehpad ?

PASCALE DIETRICH est née à Tours en 1980 et vit à Paris. Sociologue, ses travaux portent sur les populations précaires et les inégalités. Elle est l'auteure de plusieurs comédies noires, notamment *Les Mafieuses* et *Faut pas rêver*. *L'Agent* est son cinquième roman.

Pascale Dietrich

L'agent



Liana Levi

« Le tueur à gages peut être engagé directement par le commanditaire du crime, ou par le biais d'un tertius. Actuellement, l'embauche pour un "service" se fait généralement par un intermédiaire, "agent de mort". »

César Barreira¹

« Là où la vie n'avait pas de valeur, la mort, parfois, avait un prix. C'est ainsi que les chasseurs de prime firent leur apparition. »

Sergio Leone²

1. César Barreira, « Recherche à risques: les pièges symboliques avec des tueurs à gages », *L'Homme & la Société*, vol. 139, n° 1, 2001, pp. 104-105.

2. Sergio Leone, *Et pour quelques dollars de plus*, 1965.

Prologue

Paris, XV^e arrondissement

Casque sur les oreilles, Anthony visait la cible avec son Magnum. Tirer l'apaisait, il avait toujours aimé ça. Il venait souvent à la Société des tireurs parisiens pour s'entraîner et faire des repérages. C'est ici qu'il avait trouvé Ghost Dog : il avait tout de suite capté son potentiel et, à présent, c'était l'un de ses meilleurs éléments. Avoir du flair est un métier et Anthony sentait tout de suite les types doués et le genre de missions dans lesquelles ils excelleraient. Une fois déniché un talent prometteur, il le formait, puis faisait office d'intermédiaire avec les commanditaires. Il négociait le contrat, transmettait les informations pour la mise en œuvre du service, et ce pour la modique commission de dix pour cent, comme tout agent qui se respecte. Au fond, son boulot consistait à mettre en relation des cerveaux planifiant des crimes et des doigts appuyant sur des gâchettes. Toute l'intelligence du système résidait dans ce montage, dont il était un rouage indispensable.

Il s'installa au bar face à une pression bien fraîche. Tout en trempant les lèvres dans la mousse, il se mit à observer les tireurs, essentiellement des flics, des chasseurs et des fanas d'armes à feu. Il les avait presque tous déjà vus, à l'exception d'un brun aux cheveux en brosse, le genre

d'amateur qui avait appris à tirer dans les jeux vidéo. Puis son attention fut captée par une fille tout au bout de la salle, la vingtaine. Dès qu'il la vit lever un bras ferme et assuré, il sut qu'il avait affaire à une experte. Le geste pur, parfait, fruit d'une inlassable répétition. La balle se logea en plein dans le mille, avec grâce et élégance. Il n'avait jamais vu une telle précision. Il ne la lâcha plus des yeux, en oubliant sa bière qui tiédissait. Elle enchaînait les cartons avec une régularité irréfutable. Une pépite.

– Vous l'avez déjà vue? demanda-t-il au barman en la désignant du doigt.

– C'est une nouvelle. Mignonne, hein?

Anthony hocha la tête. Avec un élément comme ça dans son portefeuille, il pourrait rivaliser avec les agents les plus renommés. Même cet enfoiré de Titov ferait pâle figure avec ses tueurs des pays de l'Est. Il continua d'observer la tireuse à la dérobée. Elle plaçait toutes ses balles avec une facilité déconcertante. Où avait-elle appris à tirer comme ça?

À la fin de la séance, la jeune femme s'orientait vers le bar, boitant légèrement. Elle portait les cheveux courts et ses yeux vert bouteille irradiaient. Il attendit quelques secondes, puis s'approcha d'elle.

– Je peux vous offrir quelque chose à boire?

Elle lui lança un regard méfiant.

– En quel honneur?

– Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi précis. Faites-moi le plaisir de partager un verre.

– Un whisky, alors.

Le barman s'exécuta et fit glisser sa boisson sur le comptoir. Anthony s'assit sur le tabouret voisin en conservant une distance raisonnable pour ne pas laisser imaginer qu'il la draguait.

– Professionnelle ? demanda-t-il.

– Plus maintenant.

Elle fixait tristement la glace qui flottait dans son whisky.

– Ancienne tireuse d'élite ?

Elle pouffa et avala une lampée d'alcool.

– Championne d'Europe de biathlon, lâcha-t-elle en faisant claquer son verre sur le zinc. Mais c'est du passé.

Il en resta sans voix. Une championne de biathlon ! Elle grimaça en pointant sa cheville de l'index.

– Accident. Terminé du jour au lendemain. La dure loi du sport.

Elle eut un rire amer et but à nouveau, puis s'essuya la bouche comme un cow-boy. Cette fille dégageait une fureur volcanique.

– Et vous, vous faites quoi dans la vie ? demanda-t-elle, les yeux braqués sur Anthony.

– Moi, je suis d'écuyer de talents.

Au même moment. Paris, XII^e arrondissement

Le calme plat. Depuis quarante ans qu'elle tenait cette agence matrimoniale, Thérèse n'avait jamais été aussi désœuvrée. De nos jours, les gens espèrent rencontrer l'âme sœur en un clic, puis s'étonnent d'enchaîner les rancards foireux. Sentir les profils susceptibles de *matcher* est pourtant un métier. Au cours de sa carrière, elle avait formé des centaines de couples et brisé un paquet de solitudes. Écœurée, elle passa en revue le courrier posé sur son bureau. Des relances de factures impayées, une mise en demeure... Les comptes de la boîte étaient dans le rouge. Heureusement, il y avait aussi une carte postale de ce cher monsieur Jouant, un vieux garçon qui recherchait obstinément une femme ressemblant à sa mère, le genre incasable. Et pourtant, elle avait trouvé la perle rare, une petite boulotte stérile qui avait vu en lui l'enfant qu'elle ne pourrait jamais avoir. Ils étaient faits pour s'entendre, ça sautait aux yeux. Maintenant, tous deux lui écrivaient depuis leur voyage de noces en Indonésie. Un succès de l'agence.

Le téléphone interrompit ses pensées. Espérant un nouveau client, Thérèse décrocha, mais c'est la voix acide de Larquet qui résonna dans le combiné. Appâtée

par une annonce sur Internet, elle avait fait l'erreur d'emprunter de l'argent à cet escroc qui démarchait des particuliers à qui les banques refusaient le moindre centime. À présent, il la harcelait pour qu'elle rembourse avec des intérêts mirobolants ou accepte un nouveau crédit aux conditions encore plus malhonnêtes.

– Je n'ai toujours pas reçu votre virement, croassa-t-il.

– Je vous ai dit que ça allait venir. J'ai besoin d'un peu de temps.

– Tâchez de trouver une solution d'ici une semaine ou signez le contrat que je vous ai envoyé. Je passerai à vos bureaux.

– Je suis en réunion, mentit Thérèse. Je dois vous laisser.

Elle lui raccrocha au nez, faisant le vœu qu'un camion l'écrase dans les plus courts délais.

Nerveuse, elle alluma un cigarillo. Comment avait-elle pu se mettre dans une telle panade? Après tout, son neveu avait peut-être raison : à soixante-quinze ans, il serait temps de passer la main. Mais elle était attachée à l'agence héritée de ses parents, elle y avait consacré sa vie et considérait les salariés comme sa famille. Aujourd'hui, seule Lucienne, la secrétaire, travaillait encore là. Plus de trente ans de bons et loyaux services. Ça l'embêterait de la mettre à la porte à quelques mois de la retraite. Mais en dehors de spéculateurs qui voulaient transformer son local en banque ou en laboratoire d'analyses médicales, elle ne trouvait pas de repreneur. Si elle avait eu des enfants, l'un d'eux aurait peut-être repris l'affaire, mais elle ne s'était jamais mariée et avait préféré vivre l'amour par l'entremise de ses clients. Moins d'emmerdements.

Elle balaya du regard les bureaux défraîchis, leur décrépitude lui sauta subitement aux yeux. Ça lui faisait

le même effet que son reflet devant la glace. Elle écrasa son cigarillo dans la coquille Saint-Jacques qui faisait office de cendrier. Fatiguée. Très fatiguée. Et ce soudain mal de crâne... La faute à cette clim que son neveu avait fait installer. Elle saisit la carafe et se servit un verre d'eau. Quand elle le porta à ses lèvres, elle ressentit un engourdissement au niveau du visage, comme si ses joues étaient en glaise. Elle voulut se lever mais elle avait perdu toute force. Une angoisse diffuse s'empara d'elle. Quand elle tenta à nouveau de se mettre debout, ses jambes se dérochèrent. Paniquée, elle souleva le combiné du téléphone. L'objet lui paraissait peser aussi lourd que du plomb, les chiffres dansaient sur le clavier. Elle parvint finalement à composer le numéro préenregistré de son neveu mais, quand il décrocha, les mots sortirent de sa bouche dans la plus grande confusion, sans enchaînement logique. Alors, le combiné lui échappa de la main et un rideau noir s'abaissa sur ses yeux.

Homme, à la retraite, carrure rassurante (1m91), cheveux poivre et sel et magnifiques yeux bleus. Recherche femme douce et généreuse aimant les voyages. Âge indifférent.

Femme, 51 ans, sincère, fidèle, respectueuse, non-fumeuse, non-buveuse, blanche, simple. Recherche un homme non-fumeur, non-buveur, 50/55 ans, sincère, respectueux, fidèle, simple, qui souhaite construire une relation solide et durable. Île-de-France.

Homme, 42 ans. Recherche femme ou jf âge indifférent pour amitié et plus si affinités, jf ou femme avec des rondeurs bienvenue. Paris.

Dame, 78 ans, coquette, aimant sortir, cherche homme sérieux, 74/80 ans, non-fumeur, pour rompre solitude et vie à deux si affinités.

PREMIÈRE PARTIE

DIX POUR CENT

« Toutes les vies n'ont pas le même prix. »

Didier Fassin¹

1. Didier Fassin, *De l'inégalité des vies*, Paris, Fayard, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales », 2020.

Calée dans le canapé, Alba feuilletait son album de coupures de presse. C'était devenu une sorte de rituel. Les articles témoignaient d'une période heureuse de sa vie. Championnats de France, 2018 : première médaille d'or. Juchée sur la marche la plus élevée du podium, elle serrait un bouquet de fleurs contre son anorak, la mine rayonnante. À l'époque, elle faisait de l'exercice, mangeait de la viande blanche et des légumes verts et ne buvait que de l'eau plate. Venait ensuite le championnat du monde à Anterselva où elle avait fini deuxième, juste derrière Katia Müller. Elle avait devancé l'Autrichienne la saison suivante au ski de fond à Oberstdorf. Nostalgique, elle continua de passer en revue les articles. À la fin de l'album, plusieurs entrefilets tiraient le rideau sur sa carrière sportive. « La reine du biathlon terrassée par un horrible accident », « La carrière d'Alba Ferrari compromise avant les JO de Stockholm »...

Amère, elle avala un trait de Cognac. Elle s'était mise à boire après l'arrêt de la compétition. Le biathlon, c'était toute sa vie. Elle avait chaussé des skis avant même de savoir marcher et grandi entourée de la belle famille du sport. Son entraîneur, son agent, les athlètes... À l'époque, elle se sentait encouragée, acclamée, admirée ; des journalistes du monde entier venaient l'interviewer. Jusqu'à

cet après-midi de décembre où un abruti en motoneige l'avait percutée lors d'une randonnée à ski. Une cheville transpercée par un bâton, et ça en avait été fini de sa carrière. Du jour au lendemain, plus aucun but dans l'existence. Son entraîneur et son agent sportif l'avaient lâchée dans la foulée. Elle était devenue transparente aux yeux de tous. La rupture avec le sport de haut niveau l'avait plongée dans un vide abyssal.

Si elle n'avait pas rencontré Anthony, elle aurait fini par plonger les doigts dans une prise électrique. Mais tel un ange tombé du ciel, il lui avait proposé un travail mobilisant sa seule et unique compétence: le tir. Une aubaine incroyable. Elle avait tellement besoin de se relancer dans la vie.

Son portable se mit à vibrer sur la table basse. C'était lui, justement.

– Salut. Comment ça va ?

– Bah. Je commence à trouver le temps long.

Elle alluma machinalement une cigarette.

– Où en es-tu de ton sevrage ?

Il voulait qu'elle arrête de boire avant de lui confier un contrat. Elle n'aurait pas cru qu'il soit possible d'être encore plus tatillon que son agent sportif, mais si ! Il ne manquerait plus qu'il lui impose un contrôle antidopage.

– J'ai bien diminué.

– Diminué comment ?

– Quasiment arrêté. Quand est-ce que tu me files du boulot ?

– On en a déjà parlé. T'es pas encore prête.

– Tu m'as vue au centre de tir...

– Il ne suffit pas de savoir tirer. Ce métier ne s'improvise pas. Ce n'est plus un jeu. Tu vois toujours la psy du sport ?

Alba soupira. Oui, elle voyait toujours la psy que la fédération française de ski avait missionnée pour l'accompagner dans sa transition vers la vie normale. C'est dur à imaginer, mais il est tout aussi difficile de sortir du sport de haut niveau que d'y entrer.

– Je lui ai dit que j'avais trouvé une formation, dit-elle. Elle m'a félicitée. Elle pense que ça me fera du bien d'avoir des horaires et que j'ai besoin de nouveaux défis pour donner du sens à ma vie.

– Je vais t'en donner bientôt, des défis, promit l'agent.

– Dis, ça te plairait une balade en bateau-mouche ?

Un blanc de quelques secondes s'installa entre eux. Elle savait qu'il allait refuser, comme à chacune de ses tentatives de le faire sortir du cadre professionnel, mais c'était plus fort qu'elle. Dès le départ, elle avait été fascinée par ce type, jeune, beau gosse, qui évoluait dans un monde obscur et mystérieux. Elle avait envie de comprendre qui il était. Et puis, elle avait vu en lui un substitut à son agent sportif. Malheureusement, il s'obstinait à ne parler que boulot : ses tueurs par-ci, ses tueurs par-là, les règles pour effacer ses traces, la discrétion, la loi du silence et *blablabla*. Il refusait de prendre ne serait-ce qu'un verre avec elle. Cet entêtement redoublait sa détermination. Il ne savait pas qu'Alba Ferrari arrivait toujours à obtenir ce qu'elle voulait.

– La psy dit que j'ai besoin de me changer les idées, argumenta-t-elle.

– Tu sais bien qu'il faut éviter qu'on nous voie ensemble.

Toujours le même argument fallacieux...

– Les touristes se fichent de ce qu'on fait tous les deux.

– Écoute, arrête de boire et je te filerai du boulot. D'ici là, va t'entraîner au club et pas une goutte d'alcool, OK ? Je dois te laisser.

Dépitée, Alba jeta son téléphone sur le coussin du canapé.

Au club de tir, elle enchaîna les cartons pour se vider la tête. Quand son attention se focalisait sur une cible, un calme rassérénant l'envahissait, comme si le monde s'arrêtait de tourner. C'est en partie pour retrouver cette sensation qu'elle avait accepté la proposition d'Anthony. Ressentir cette plénitude, le doigt sur la détente. La paix, enfin.

Elle fila ensuite au bar, tentant de dissimuler son boitillement. Elle ne s'était jamais sentie à l'aise dans ce repaire de gendarmes, de policiers et de paramilitaires. Même les soi-disant tireurs sportifs ne cachaient pas leur penchant politique d'extrême droite et certains voyaient d'un mauvais œil la présence d'une femme parmi eux. Il régnait sur les stands une atmosphère de petit Texas machiste et xénophobe. Heureusement, elle échangeait toujours quelques mots avec le barman, Franck, un cinquantenaire affable avec des bajoues.

– Comme d'habitude ? demanda-t-il.

– Non, un jus de pêche, grimaça-t-elle.

Anthony était capable d'avoir placé des indics dans le club.

À la table la plus proche, deux hommes au regard torve discutaient sous cape. L'un avait un crâne bosselé et des yeux de serpent et l'autre des allures de crétin congénital. Le serpent toisait Alba en faisant des mimiques obscènes, suscitant l'hilarité de son acolyte qui reniflait toutes les deux secondes comme un cocaïnomane.

Elle tenta de se concentrer sur le jus de pêche qui avait atterri devant elle. C'était déprimant, ce jus.

– Eh, la boîteuse, je te paye un verre ? proposa le serpent dans son dos.

Les joues d'Alba s'empourprèrent. Son handicap avait le don d'exciter les pires connards, ils se mettaient à tourner autour d'elle telles des bêtes attirées par la faiblesse d'une proie. Elle se mordit les lèvres, feignant de ne pas avoir entendu.

– Tu sais que les boiteuses sont les meilleures suceuses ? dit l'homme à son pote en décuplant le son de sa voix.

Alba cherchait à contenir sa colère mais les deux types continuaient à la provoquer avec des remarques humiliantes.

– Aucune boiteuse ne voudrait sucer la queue d'un porc, répliqua-t-elle soudain.

C'était sorti tout seul, sans préméditation. Aussitôt, le visage du serpent se ferma et un silence glaçant s'abattit sur le bar. Franck avait cessé d'essuyer son verre et le crétin congénital s'était mis à cligner des yeux nerveusement.

– Répète un peu.

Alba serrait les mâchoires, toujours dos à la salle, mais elle voyait le colosse dans le miroir accroché derrière le comptoir. Cramoisi, il s'était redressé et avait posé la main sur une poche de son pantalon. Il dégageait une violence brute dont les ondes, palpables, se propageaient.

Lentement, le serveur se pencha vers elle.

– File, dit-il à voix basse. Ce gars est dangereux. C'est cadeau pour le jus. Allez !

Il avait parlé sur un ton grave, presque solennel, qu'elle ne lui connaissait pas. Alba repensa à ce qu'Anthony lui avait dit : se faire remarquer le moins possible, éviter les ennuis. Pourtant, elle ne bougeait pas. Elle haïssait ce genre de type vulgaire et violent. Nerveux, Franck ajouta entre ses dents :

– Écoute-moi. On raconte que lui et ses copains ont fait miroiter une *soirée sympa* à une des petites jeunes qui

fait le ménage ici. Eh bien, trente jours d'ITT et elle ne répond plus au téléphone. File, je te dis.

Un frisson parcourut l'échine d'Alba. Une petite voix lui disait qu'elle ferait mieux d'écouter Franck, qu'elle n'avait pas besoin de problèmes supplémentaires. Elle se leva en faisant chouiner son tabouret sur le sol, puis passa devant le serpent sans lui accorder un regard.

– Salope, vaudrait mieux pas que je te revoie, lui lança-t-il.

Bouillonnante, elle déboula dans la rue et entra dans le premier bar venu. Face à un verre de muscadet, elle se figura cette femme de ménage tellement amochée qu'elle restait cloîtrée chez elle, traumatisée. Elle devait se sentir salie, dégradée, impuissante. Elle aurait dû régler son compte à ce salopard.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2024

Couverture : D. Hoch

Photo : © bamlou/Getty

Cette édition électronique du livre *L'Agent* de Pascale Dietrich
a été réalisée en septembre 2024 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0973-5)

ISBN ePDF : 979-10-349-0975-9